Zeitschrift: Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences
Herausgeber: Swiss Society of the History of Medicine and Sciences
Band: 23 (1966)
Heft: 1-2

Artikel: A. V. Hallers "Prospectus d'un dictionnaire universel de médicine"
Autor: Hintzsche, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-520655

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A. v. Hallers «Prospectus d'un dictionnaire universel de médecine»

Von E. Hintzsche, Bern

Als Folge der Mitarbeit an der in Yverdon erschienenen Enzyklopädie war Haller von deren Verleger F. de Felice für den Plan gewonnen worden, ein medizinisches Nachschlagewerk zu schaffen, das weniger wissenschaftlichen als praktischen Zwecken dienen sollte. Seitdem E. Maccabez (1903) die Briefe von de Felice an Haller publizierte, sind die Verhandlungen darüber im wesentlichen bekannt. Haller hatte die Aufgabe übernommen, die für ein solches Wörterbuch gültigen Grundsätze festzulegen; seine Erörterungen waren zugleich für die Werbung von Subskribenten bestimmt. Tatsächlich erschien 1776 im März- und Aprilheft des *Nouveau Journal Helvétique* ein «Prospectus d'un dictionnaire universel raisonné de médecine...», jedoch ohne Angabe des Verfassers. Offensichtlich handelt es sich um einen Artikel von de Felice, dem ein Entwurf Hallers zugrunde lag. Diese Originalfassung wird in dem von L. Pecorella Vergnano (1965) bearbeiteten Verzeichnis der in der Biblioteca Nazionale Braidense di Milano vorhandenen Haller-Handschriften unter der Signatur AE XI.15/IV angeführt. So wird es nun möglich, Hallers Anteil gegenüber dem abzugrenzen, was de Felice – zum Teil aus kommerziellen Gründen – beifügte; daneben erscheinen mir aber auch einige Äußerungen Hallers bemerkenswert, die de Felice nicht in den gedruckten Prospekt aufnahm. Es handelt sich dabei um Meinungen über die Grundlagen und die Methoden der Heilkunde, die Haller am Ende einer fünfzig Jahre währenden Forscherlaufbahn niederschrieb. Des knappen Raumes wegen kann nicht deren voller Wortlaut wiedergegeben werden, doch sind die wissenschaftsgeschichtlich bedeutsamen Teile übereinstimmend mit der französischen Originalfassung angeführt, wobei nur Hallers etwas willkürliche Orthographie vereinheitlicht wurde.

Einleitend rechtfertigte Haller, daß ein alphabetisch geordnetes Wörterbuch dem praktischen Arzt am besten zur schnellen Orientierung diene. Er hielt es aber auch für nötig, zu berichten, warum und wieweit die Grund-

lagen ärztlicher Tätigkeit darin berücksichtigt werden müßten; darüber schrieb er:

«L'anatomie... a fait de très grands progrès dans ce siècle; de l'anatomie de BARTHOLIN et de BIDLOO à celle de nos jours il y a beaucoup plus loin que de l'anatomie de GALIEN à celle de ces deux auteurs. On a imaginé de nouvelles ressources, des instruments plus parfaits, des injections plus fines, des microscopes plus puissants sans être moins faciles à employer; on a réuni l'anatomie comparée à celle de l'homme. Les occasions de disséquer sont infiniment plus aisées et plus communes, le nombre de places honorables, destinées à enseigner cet art multiplié, en un mot, on ne peut que se plaire et aux progrès qu'il a fait, et à ceux qu'il ne peut que faire encore...

La physiologie, qui est l'anatomie animée, a été éclairée de nos jours d'un côté par la chimie, qui a analysé les humeurs du corps animal, et qui en a découvert les éléments que la nature y a mis, et les a mis à la place de ceux que l'hypothèse et l'esprit du système y avait placés. Les expériences faites sur les animaux vivants ont été multipliées et vérifiées, l'esprit de dispute même a attiré à ces recherches l'attention de bien des savants. On s'est délivré d'une infinité d'erreurs et de théories fondées sur l'imagination et sur l'autorité, on a découvert une partie des ressorts si simples et si faciles, par lesquels la nature sait produire tant de mouvements diversifiés, nécessaire à notre conservation et à notre bien-être et même à nos plaisirs. La carrière n'est à la vérité qu'ouverte, il y a bien des parties de la physiologie sur lesquelles les expériences nous manquent...

La physique promet de secourir la Physiologie, et nous donne de grandes espérances. La matière élastique si puissante et si inaccoutumée dans ses mouvements n'est pas liée encore à nos études par une suite de recherches, mais elle pourra l'être; nous en voyons les premières. L'électricité retrouvée dans les torpilles presque entièrement semblable dans l'animal et dans les expériences produites par des machines, nous laisse entrevoir que le mouvement musculaire et l'action des nerfs reçoivent des lumières nouvelles des expériences électriques. Nous ne devons pas nous hâter de prétendre instruire le public avant d'être instruits nous-mêmes. Mais nous devons cependant au public les lueurs mêmes qui vont devenir de la lumière entre les mains de la postérité.»

Als weiteres für die Medizin bedeutsames Fach besprach Haller die Pflanzenkunde, doch beschränkte er deren Umfang ausdrücklich auf den für die ärztliche Tätigkeit wesentlichen Teil, also auf die botanische Materia medica. Er schrieb:

«En recommendant à l'usage des médecins tant de plantes salutaires, nous tâcherons de nous préserver d'un défaut qui a diminué jusqu'ici l'utilité de presque tous les livres qui ont traité des vertus médicinales des plantes. On a compilé, on a commenté peu à peu les vertus que DIOSCURIDE et les anciens auraient attribuées à des plantes souvent très différentes de celles que nous prenons pour celles dont ils ont parlé. On y a ajouté sans examen une infinité d'autres qualités que les compilateurs ont donneés au hasard et sans aucune expérience à des plantes qui tromperaient les espérances du médecin, s'il y croyait trouver ce qu'il a lu. On ne doit assigner aux plantes que des vertus annoncées d'un côté par l'odeur ou la saveur, et attestées par le témoignage personnel d'un auteur digne de foi, qui lui même ait eu l'effet dont il parle. Sans cette précaution, les véritables qualités des plantes se perdent elles mêmes parce que les autres imaginaires sous lesquelles elles sont confondues, jettent le lecteur dans un doute universel.

En chimie, même la plus étudiée, celle qui analyse les corps, qui en détermine les rapports et qui découvre la vertu salutaire dans les éléments mêmes de ces corps s'est infiniment perfectionnée de nos jours, et se perfectionne encore. Le vrai était à lire tantôt sous la fable et tantôt sous l'hypothèse, les idées les plus chimériques imposaient un renom inintelligible des opérations les plus relevées. On se défend tous les jours de l'hypothèse, le fabuleux est banni, le langage amphigourique des Alchimistes ne trompe plus personne. Nous ne pouvons assez recommander la chimie, qui d'un côté prête à la médecine des secours efficaces et uniques, et qui de l'autre concourt essentiellement à fonder une véritable Physiologie.

L'histoire des animaux n'est qu'à son aurore, nous en attendons les effets les plus brillants quand elle aura été perfectionnée. Nous avons entrevu dans nos recherches une dégradation continuelle dans la structure des animaux. De l'homme elle descend au quadrupède, son inférieur, mais son voisin; elle se partage, d'un côté le quadrupède tient à l'oiseau, de l'autre aux poissons. L'oiseau se rejoint au poisson par les reins, par les deux canaux artériels, le poisson tient aux grands insectes par le cerveau, par le cœur, par les grands vaisseaux. Les insectes se simplifient et les animaux mollusques les suivent; ces vers perdent peu à peu tout ce que la vie animale a de moins indispensable, ils ont abandonné par le cœur, par le cerveau, par les nerfs, ils finissent par ces nombreuses hordes d'animaux microscopiques, qui ne sont plus qu'un intestin.

Cette dégradation, toujours perfectionnée aux besoins de chaque classe, la digestion des aliments obtenue par tant d'organisations différentes, le

système vital dirigé tantôt par un cœur et des vaisseaux, et tantôt par [un] cœur sans vaisseaux et quelques fois sans l'un et sans l'autre. La vie animale conduite par un cerveau et des nerfs, mais conduite aussi sans nerf et sans cerveau, la force de l'irritabilité seule suffisant à ces animaux...

Toutes ces connaissances tiennent autant à la philosophie qu'à la médecine, et nous en donnons des précis à cause des lumières qu'elles fournissent à l'art de guérir. On s'est accoutumé en Europe à séparer deux branches de cet art, et les maladies extérieures occupent une classe de personnes différentes de celles qui s'attachent à la connaissance et à la guérison des maladies intérieures, ce sont les chirurgiens.

Les anciens ne distinguaient pas ces deux professions, moins par la nature elle même. L'inflammation, le scirrhe, l'abscès, les maladies extérieures, l'hydrophobie, plusieurs autres maux sont également du ressort de la chirurgie et de la médecine. BOERHAAVE, théologien dans sa jeunesse, médecin ensuite et savant, nous rappelait souvent que les deux parties de l'art de guérir se soutiennent éventuellement, et qu'on ne saurait en posséder l'une avec quelque degré de perfection sans être instruit dans l'autre. Si quelque raison peut excuser l'espèce de schisme qui a prévalu entre les Médecins et les Chirurgiens, c'est le peu d'étendue de l'esprit de l'homme: en lui donnant un théâtre trop vaste, il perd sur l'exactitude ce qu'il gagne sur l'étendue, et il est... moins solidement instruit et dans l'une et dans l'autre.

Nous réunissons à juste titre les deux branches de l'art le plus consolant qu'aient inventé les hommes; nous écrivons également pour les chirurgiens et pour les médecins. Lors même que nous écrivons sur la chirurgie, nous croyons travailler essentiellement pour le service des médecins. La chirurgie s'est beaucoup perfectionnée dans ce siècle. Sans parler des efforts des Français pour perfectionner les instruments et pour éclairer les maladies les plus difficiles, on a travaillé avec beaucoup de succès à simplifier les instruments et le manuel en Angleterre et même en Allemagne. On a cultivé d'ailleurs avec plus de soin peut-être qu'en France la partie médicale de la chirurgie, la diète et les médicaments. Il nous a toujours paru, en fréquentant les hôpitaux de France, et en liant des conversations avec des chirurgiens, en lisant même les chefs-d'œuvre de l'art, que cette partie très essentielle de tout l'art de guérir n'est pas traitée avec l'ardeur ni avec le zèle que la partie qui enseigne à se servir de la main. On tâchera de donner dans ce dictionnaire un précis des découvertes nombreuses qui se sont faites en France sur les opérations et sur les conseils salutaires que les chirurgiens de Londres et de Berlin ont donnés pour les médicaments.

La médecine intérieure doit se fonder sur la connaissance des maladies, sur celles de leurs causes, de leurs signes et de leur prognostic. Cette partie essentielle de l'art est le chef-d'œuvre d'HIPPOCRATE, c'est lui qui a remarqué avec le plus d'exactitude et de précision les rapports des signes extérieurs avec l'état de la maladie qu'ils indiquent, et avec l'événement qu'elles annoncent. Peut-être a-t-il poussé trop loin la confiance placée dans les nombres, peut-être encore les causes sont elles plus régulières dans ces beaux climats de la Grèce et de l'Asie mineure. Il y aurait aussi des critiques peut-être à faire sur quelques détails, mais rien n'a égalé jusqu'ici l'exactitude du livre des prognostics et du second livre des prédictions, c'est un prodige de voir une partie de la médecine si difficile, si attachée à des expériences réitérés, poussée aussi près de sa perfection par son premier auteur; car avant Hippocrate on n'a aucun vestige de cette histoire exacte des signes. Les Médecins Méthodiques suivirent Hippocrate dans cette carrière, et dans le peu qu'il nous est resté de leurs travaux, on lit encore des histoires des maladies écrites avec exactitude et sans mélange d'hypothèses; le raffinement et le système firent tomber cette excellente partie de l'art d'observer; elle ne sut que renaître avec SYDENHAM. Le commun des médecins s'était persuadé qu'après le nom de la maladie on n'avait besoin que de médicaments. Il serait temps que les médecins sans partialité, sans système, sans enthousiasme voulassent continuer et suppléer le travail d'Hippocrate: ils trouveraient des succès que ce grand homme n'avait pas.

Les hôpitaux, admirable invention de la charité chrétienne, favorisaient des secours sur l'étude des maladies, qu'aucune pratique ambulatoire ne pouvait égaler. Il peut voir son malade à toute heure, il est assuré qu'il n'a pris, qu'il n'a fait que ce que le médecin a prescrit, il peut apporter sur ses tablettes le journal de soixante maladies avec autant d'aisance qu'il en dresserait sur six dans des maisons particulières.

L'anatomie pratique est un autre secours que les anciens ne connaissaient qu'à peine; la superstition, qui consacrait les corps des citoyens, fermait au médecin le chemin le plus assuré pour parvenir à la connaissance des causes des maladies, à cette science admirable des rapports des signes et des symptomes observés dans le malade pendant ses souffrances, avec le véritable siège de son mal, et avec la dégénération de la machine animale qui a produit ces symptomes. C'est l'anatomie pratique seule qui peut nous procurer une pathologie digne de notre confiance. Nous n'ignorons pas que ce secours même, dont l'utilité nous est si présente, peut nous séduire; nous pouvons confondre les faits de la putréfaction, les effets de la maladie déjà

formée avec la dégénération originale qui a produit la maladie et qui a mené à la mort. Mais un peu de jugement et d'attention peut nous guider dans ce labyrinthe et nous empêcher d'erreur. La cause véritable du mal doit se trouver faible et dans ses commencements dans un homme que la maladie aura enlevé dans les premiers jours; elle doit s'augmenter et l'état présent du corps doit s'éloigner davantage de l'état de la santé à proportion que le mal a duré que ses formes ont augmenté...

La diète ou l'usage des aliments et des exercices du corps a plus occupé les anciens que nous. D'après que la chimie a prévalu chez une grande partie des médecins, et quelle a dominé même jusqu'à un certain degré dans les cercles de ceux qui ne s'étant pas livrés à la chimie, les médecins n'ont presque opposé aux maux que les médicaments, et fort souvent cependant la diète aurait pu suffire. Il est vrai que les anciens ont attribué presque au hasard aux différentes espèces de viande, et des fruits des qualités souvent très arbitraires, et qui ne portent pas la marque de l'expérience, mais ce sont des défauts dans le détail, qu'il n'est point impossible de rectifier.

La pratique elle même est le centre dans lequel doivent se réunir toutes les connaissances dont nous venons de montrer l'utilité. Les modernes ont bien d'avantage dans cette partie de l'art, leur arsenal est infiniment mieux fourni que celui d'Hippocrate, ils ont des remèdes plus doux, plus puissants, ils en ont pour des maux contre lesquels les anciens n'en connaissaient point, on est tenté d'avoir compassion d'Hippocrate quand on voit ce grand homme réduit à un choix très étroit et très imparfait, pour les purgatifs et pour les émétiques; le génie le plus transcendent ne pouvait pas l'éclairer. Les Indes n'avaient pas ouvert leurs trésors et ne nous avaient procuré ni le Quinquina, ni les purgatifs doux, ni les aromates. La chimie n'avait pas opposé les puissants acides à la putridité, les remèdes acrimonieux à l'obstriction et à la langueur, le mercure à tant de maux différents.

Les hôpitaux doivent encore donner de la superiorité aux modernes, et l'esprit de l'expérience commence à leur en donner. L'unique chemin de perfectionner la guérison des maux par le bon choix des médicaments était sans doute de soumettre à l'expérience leur efficace, à en essayer les effets sur des animaux, sur eux mêmes. Nous ne devons pas prendre parti dans la dispute sur les poisons, mais ce qui est indisputable, c'est que M. Stoerk avait pris la véritable route qui devait le mener au vrai: il donnait un simple seul, et sans mélange, il en observait l'effet, il augmentait la dose, il la variait, il ne pouvait pas s'égarer en suivant cette route, la somme des événements semblables devait lui déterminer le véritable usage d'un remède.

S'il s'est glissé de l'erreur dans les résultats de ces expériences, ce ne peut être la faute de la méthode, et le mal doit être dans l'expérience même, dans un événement dont la cause était étrangère, dans le défaut de vérification, car il est impossible dans une expérience souvent réitérée, qu'une cause étrangère arrivera se mêler à ce qu'il y a de vrai.»

Hallers Prospektentwurf von 1776 verdient aus mehreren Gründen Beachtung. Verschoben hat sich die Bewertung der Botanik für die Heilkunde; nicht die Kenntnis der Heilpflanzen, sondern die Vermittlung allgemeinbiologischer Grundlagen macht sie dem Arzt heute wertvoll. Interessant sind Hallers Voraussagen über die Bedeutung der elektrischen Vorgänge für das Verständnis der Muskel- und der Nerventätigkeit. Seine Wertschätzung der Chemie hat sich mehr denn je als berechtigt erwiesen. Etwas überraschend wirkt der Versuch, die verwandtschaftlichen Beziehungen des Menschen und der Tierklassen untereinander darzulegen, weil Hallers Reihe vom hochspezialisierten Organismus über immer einfachere Formen bis zu den Einzellern führt. Andere Grundlagenfächer erfuhren seit Hallers Zeit einen wesentlichen Ausbau, so die Anatomie durch bessere Kenntnis der Körperstruktur; in der Physiologie haben sich die von Haller geforderten Experimente durchgesetzt, jedoch ihren Charakter durch Abwendung von der ursprünglich rein anatomischen Versuchsanordnung weitgehend geändert. Die Pflege der Beobachtung am Krankenbett, die Kontrolle des ärztlichen Handelns durch Sektionen und die hohe Wertschätzung exakt geplanter pharmakologischer Versuche behielten unvermindert ihre Bedeutung, ebenso die von Haller empfohlene diätetische und physikalische Therapie. Am höchsten aber steht Hallers Eintreten für eine enge Verbindung von Medizin und Chirurgie, wobei hervorzuheben ist, daß er diese Anregung schon in jungen Jahren von Boerhaave übernommen hat. Alles in allem ist der «Prospectus» ein Zeitdokument, das uns in knapper Form die Rückschau auf Anfänge einer naturwissenschaftlich fundierten Heilkunde ermöglicht, die vor fast 200 Jahren auf grundsätzlich richtigen Wegen war, deren weiterer Ausbau jedoch keineswegs stetig, sondern in Schüben – und nicht ohne Umwege – erfolgte.

Für das Schrifttum wird verwiesen auf:
E. Hintzsche, Albrecht von Hallers Tätigkeit als Enzyklopädist, *Clio Medica 1* (1966) Heft 3, im Druck.